

Lauréna Thellier

Au diapason de son époque - foncer, quelles que soient les circonstances

Élie Castiel

Numéro 318, avril 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90870ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2019). Lauréna Thellier : au diapason de son époque - foncer, quelles que soient les circonstances. *Séquences : la revue de cinéma*, (318), 38–39.

Lauréna Thellier

Au diapason de son époque – foncer, quelles que soient les circonstances

« Je pense que si je n'avais pas réellement eu la volonté de pousser toutes les portes après *Ma Loute*, personne ne serait venu me chercher. »

QUESTIONS PAR ÉLIE CASTIEL
PROPOS RECUEILLIS PAR LAURÉNA THELLIER
ET REVUS PAR ÉLIE CASTIEL



photo : Sandrine Jousseau

DEPUIS LE 12 JANVIER, elle a 20 ans, presque l'âge de la maturité. Mais tout de même, en commençant une carrière de comédienne avec Bruno Dumont, c'est en quelque sorte lui garantir le succès, du moins si on croit à la logique des choses. Nous l'avons remarquée dans l'étrangement spirituel *Ma Loute*, alors qu'elle n'avait que 16 ans. C'était elle la fille de famille bourgeoise. Ensuite, ce fut le tour de Marie-Castille Mention-Schaar de l'engager pour *Le ciel attendra*, puis d'Érick Zonca dans *Fleuve noir*. Et, par après, *L'Enkas*, le premier long de Sarah Marx, que nous espérons découvrir au Québec. Parcours d'une jeune femme qui n'était pas nécessairement destinée à faire carrière dans le monde de plus en plus incertain du cinéma. Mais une rencontre (Dumont, évidemment), et pas n'importe laquelle, l'incite à prendre un nouveau virage. Sans doute que certains jeunes comédiennes et comédiens de la relève québécoise pourront se reconnaître et, encore plus, se laisser inspirer par cette petite aventure. Rencontre virtuelle.

Débuter avec Bruno Dumont c'est pour ainsi dire s'assurer une carrière dans le milieu. Qu'en pensez-vous ?

Je pense que si je n'avais pas réellement eu la volonté de pousser toutes les portes après *Ma Loute*, personne ne serait venu me chercher. Il est vrai, néanmoins, qu'avoir débuté sous la direction de Bruno Dumont est une chance, car son cinéma est estimé, connu et reconnu par tous.

Jouer avec des comédien(nes) de renom alors qu'on tente de faire de son mieux avec cette première expérience, est-ce intimidant ?

À partir du moment où un réalisateur me fait confiance, je me dois d'être à la hauteur, je suis très exigeante avec moi-même. C'est enrichissant de travailler avec des acteurs qui ont de la bouteille, car j'apprends beaucoup à leur côté; ça ne m'intimide pas spécialement mais au contraire, ça me pousse à me surpasser.

Après Dumont, étiez-vous tentée de continuer avec des cinéastes-auteurs, ou ce qui comptait le plus pour vous, c'était simplement d'obtenir des rôles ?

J'ai entendu Vincent Cassel reprendre la phrase de De Niro à ce propos en disant que «Le talent d'un acteur réside dans ses choix». Je favorise la qualité à la quantité et donc je préfère mille fois faire un film par an avec un réalisateur qui me passionne, un scénario qui me parle et un rôle où je me sens à ma place, plutôt que d'en faire quinze à la suite où la lecture du scénario ne me procure pas grand-chose. Et ça veut tout et ne rien dire «cinéma d'auteur» ou «pas d'auteur», car il y a toujours un auteur à l'origine de chaque projet, quel qu'il soit (rires). Effectivement, il est clair que je me sens davantage à ma place dans des projets pointus, techniquement et visuellement, dans des rôles avec du panache et avec des réalisateurs fidèles à leurs visions.

Vous êtes jeune, très début vingtaine, vous appartenez donc à la génération «virtuelle» qui compte beaucoup sur les supports technologiques. Quel est votre rapport avec le cinéma traditionnel ?

Je suis très attachée au cinéma traditionnel et je suis devenue, au fil des années, une inconditionnelle des salles obscures. Je suis très cinéphile, car je ressens le besoin de savoir de quoi on parle, de connaître les derniers films, les réalisateurs avec qui j'ai plus ou moins envie de travailler. Si par «virtuelle» vous parlez des plateformes telles que Netflix et autres [c'est bien le cas – NDLR], j'y garde également un œil attentif.

Entre vous et la caméra, comment se passe le dialogue ?

De manière très naturelle, la caméra est un partenaire de jeu.

Le but de notre entrevue est de dialoguer aussi avec le public québécois en ce qui a trait à l'art d'interprétation. Pensez-vous qu'à l'intérieur de la francophonie, quels que soient nos origines, les critères liés à l'art du jeu demeurent les mêmes considérant que nous vivons dans un monde de plus en plus mondialisé ?

Probablement que les enjeux sont les mêmes à partir du moment où l'interprétation est singulière et propre à chaque individu, donc universelle à la fois.

Vous jouez dans L'Enkas, le premier long métrage de Sarah Marx; est-ce que votre rapport à la réalisatrice était différent que vous aviez avec Dumont, cinéaste avec plus d'années d'expérience ?

Les univers de *Ma Loute* et de *L'Enkas* sont tellement aux antipodes l'un de l'autre. Forcément, mon rapport avec le metteur en scène a été différent, cela n'ayant rien à voir avec leurs années d'expériences. Le souci premier de Bruno Dumont n'est pas de plaire ou d'être aimable mais d'aller au bout de son idée. Sarah Marx est une battante, je me retrouve dans sa manière de faire, nous parlons le même «langage».

Le lien entre Bruno et Sarah, c'est que ce sont des patrons avec une vision et une vraie identité, certes différente mais unique pour chacun.



Tourner pour des cinéastes aux diverses tendances et approches cinématographiques ne fait qu'enrichir votre vocabulaire filmique, mais surtout et avant tout, votre rapport au cinéma et au monde.

Totalement ! Je grandis et j'évolue en même temps que mes rôles à l'écran, j'apprends en permanence aux côtés des réalisateurs avec qui je travaille. Ce sont principalement les rencontres qui m'enrichissent dans mon rapport au monde : chacun me donnant à voir sa propre vision et semant dans mon esprit une pensée, une parole que je décide de prendre en compte ou non.

Comment voyez-vous le futur du cinéma français en matière de formation des acteurs/actrices ? Ou peut-être bien qu'on ne l'apprend pas. On l'est. Le talent est-il inné ?

Je ne parle pas de talent mais de travail, d'acharnement au travail même. «Le talent c'est l'envie», dit Jacques Brel et il a bien raison ! Il ne faut pas chercher à rationaliser ce qui ne peut l'être.

Et finalement, d'un point de vue réaliste, prévoyez-vous faire des études dans un domaine plus apte à vous garantir un travail, au cas où ?

La conseillère d'orientation de mon lycée n'aurait pas posé meilleure question. (Rires) Personnellement, je suis dans une démarche très réaliste de construction de carrière et pas dans un rêve illusoire. Je connais les difficultés et les enjeux liés à mon métier, mais je préfère me concentrer sur mes chances de réussite plutôt que sur les risques d'échec. ▲

—
Ma Loute

« Je suis très attachée au cinéma traditionnel et je suis devenue, au fil des années, une inconditionnelle des salles obscures. Je suis très cinéphile, car je ressens le besoin de savoir de quoi on parle, de connaître les derniers films, les réalisateurs avec qui j'ai plus ou moins envie de travailler. »